

Dimanche 10 février/Luang Prabang/Matin

Réveillée cette nuit à une heure. J'en ai profité pour écouter la Nam Khan en mangeant mes pruneaux et en lisant à la bougie la liste effroyable des maladies tropicales pour me convaincre que le paradis n'existe pas.

Au matin, en effet, le paradis n'existe pas. Les blancs ont réinvesti le centre historique, comme au bon vieux temps des colonies. On s'y balade entre soi en pantalons thaïs et débardeurs décolletés, on y commande en anglais Nescafé et pancakes, avant d'aller à la boutique d'aventures acheter un trek à dos d'éléphant. L'Occident fait la loi, au point que j'ai du mal à trouver ma soupe de nouilles du petit déjeuner.

Quand j'apprends qu'un vélo se loue cinq dollars la demi-journée, je perds patience ainsi que la face en exprimant haut et fort que Luang Prabang est devenue folle, qu'elle ne se respecte plus. Traiter les étrangers comme un troupeau de dollars ambulants, c'est devenir cynique, ce que je ne souhaite à personne ! De là à céder tout ce que vous avez pour un peu d'argent, il n'y a qu'un pas, et qu'est-ce que vous ferez quand vous n'aurez plus rien et que vous dépendrez pour votre survie de nos dollars, et bla et bla et bla, on ne m'arrête plus...

Ne pas rester trop longtemps à Luang Prabang.

Pour retisser mon lien à la ville brisé par la colère, je vais me mettre à nu entièrement et me laisser manipuler et masser par une jeune femme inconnue dans une maison traditionnelle inconnue, loin du centre-ville.

La masseuse a les mains froides et utilise un baume collant qui sent le benjoin. Elle me pétrit avec énergie, comme un chaton sur un pull en laine avant de s'installer. Elle désarticule mes membres un peu dans tous les sens, écarte mes jambes sans souci de ma pudeur, puis me fait consciencieusement craquer toutes les vertèbres avec beaucoup de savoir-faire, malgré son jeune âge. Sa sœur, enceinte, passe souvent la tête dans l'entrebâillement de la porte et se plaint de nausées, en caressant son ventre encore plat. Dehors, une chatte en chaleur nous fait rire, ma masseuse et moi.

Les femmes laos semblent glisser sur le sol. Je m'entraîne à marcher comme elles, lentement, en faisant passer le poids du corps d'un côté à l'autre sans me propulser en avant, ni que les bras pourtant libres fassent balancier.



Nuit

À la tombée de la nuit, la prière des moines orange me guide vers une allée discrète près de la rivière. Ici aussi, à l'écart des pagodes restaurées à l'or fin pour les touristes avides de patrimoine, on pratique. Le temple est très rudimentaire, orné de peintures colorées et naïves qui racontent la vie du Bouddha. Dans la salle, une quinzaine de novices assis par terre, emmenés par un vieux moine.

Longtemps, ils chantent, dos à l'entrée, tournés vers les statues du Bouddha. Leurs voix graves et litaniques emplissent le corps de vibrations. Un son collectif à tons multiples traversé par des vagues de variations. La lumière orange du soleil couchant devient bleue. Comme hier à l'arrivée, je suis secouée de sanglots.

Après la prière, un novice d'une quinzaine d'années vient passer un peu de temps avec moi. Il essaie de m'expliquer de quoi il est question dans le chant.

– *Pâli ! Pâlilanguet' !*

Il me dit ça sur le ton de l'évidence. Mais je ne connais pas *pâlilanguet'*.

– *Ah ! Pâli language ?*

La langue de la « doctrine des anciens », celle du bouddhisme theravada. Mais que disent ces chants ? Nous n'avons pas assez de langage en commun pour que je l'apprenne. Alors on s'échange un cours de langue. Maintenant, je peux répondre poliment *khwaï iyen*, « j'apprends », quand on me demande si je parle lao. Au moment où je vais m'en aller, il me dit d'attendre et court chercher quelque chose dans son dortoir. Il revient en me tendant une planchette de bois d'une dizaine de centimètres de côté sur laquelle est peinte en doré une main de Bouddha. Paume ouverte, pouce et index qui se rejoignent. Symbole de l'enseignement.

– *C'est pour toi.*

